

Summer body.

Le soleil brille de tout son astre dans un ciel nu. C'est une énorme tâche de lumière au milieu de l'étendue bleue, un œil en fusion qui cerne la plage de toutes parts. Les scintillements de la mer, comme des flèches, trouent les corps fendus qui s'agglutinent en masses informes sur le sable. Les corps, sous l'effet de ce soleil de plomb, s'évaporent comme les fragrances d'une même ivresse. Quelque chose ne va pas. Deux garçons jouent aux raquettes sur le fin tapis d'eau que ne cesse de dérouler la mer à leurs pieds. Leurs statures fuselées s'étirent puis se contorsionnent dangereusement pour rattraper la balle qui cherche à s'échapper. Les épaules, les côtes, les omoplates, la colonne vertébrale, tout coupe, tout est tranchant. La peau, comme du papier cigarette, semble souffrir de retenir un squelette si contentant. Des filles discutent entre elles, debout au bord de l'eau. L'une d'entre elles rit à gorge déployée. L'eau ruisselle sur son sein. Quelque chose ne va pas. J'avance, mais personne ne me regarde. Une main éclabousse un visage. Une nuque se retourne vivement, faisant voler ses mèches mouillées. De parts et d'autres, des doigts se lèvent pour montrer quelque chose. Qu'est-ce qu'ils regardent tous ? Autour de moi, les visages fixent un point au loin. Tous les visages. Avec la même immobilité. La même béatitude. Qu'est-ce qu'ils regardent tous ? Je suis la ligne que tracent leurs yeux, et brusquement mes yeux rencontrent le soleil. Je lève machinalement la main pour me protéger puis laisse un fil de sa lumière s'échapper entre mes doigts et plonger dans ma pupille. Je veux voir ce qu'il cache. Là-bas, sur le ponton. Tout au bout. Il y a un homme devant le soleil. Je ne vois pas bien. Ça me brûle. Sur le ponton, tout au bout... Ce n'est qu'une silhouette, impossible de distinguer ses traits. Il se tient debout, là-bas sur le ponton, et il porte le soleil sur sa tête. Je n'arrive pas à voir son visage. J'écarte un peu plus les doigts mais immédiatement la lumière irradie mon crâne. Là-bas, sur le ponton, tout au bout. Il y a un homme. Un homme que tout le monde regarde. D'habitude, c'est là que je me réveille. Ce matin encore, c'est là que je me suis réveillé.

La fenêtre ouverte laissait entrer les bruits des voitures et, plus loin, le bourdonnement de la tronçonneuse. Le chien du voisin a aboyé comme pour donner l'heure. Avec l'âge, il se levait de plus en plus tôt. Une légère brise agitait parfois les rideaux, mais c'était loin d'être assez pour chasser la chaleur moite qui stagnait dans la chambre. Le rêve s'est dissout comme un morceau de sucre dans le thé. Je l'ai laissé faire. Je ne retiens jamais mes rêves parce que je sais qu'ils finiront toujours par revenir. C'est que je rêve en circuit fermé. La fille d'hier dormait encore, son corps nu échappant maladroitement aux draps qui s'agrippaient désespérément à

son empreinte chaude, allongée sur le ventre, le visage noyé sous ses cheveux blonds épars. Je me suis levé et habillé en tâchant de ne pas la réveiller.

Au sortir du lit, je m'envoie toujours une petite série de pompes à même le tapis de la salle à manger, comme ça, pour la forme. Ça met les idées en place et chasse le sommeil quand il s'attarde trop. Pendant ce temps ma mère prépare le petit-déjeuner, et puis on se retrouve à table. Chez nous on ne plaisante pas avec le petit-déjeuner. Après ça, chacun fait sa vie, et la plupart du temps on ne se revoit plus de la journée parce qu'elle dort quand je rentre, mais le petit-déjeuner, on le prend toujours ensemble, à la même heure. C'est l'occasion pour ma mère de me détailler toutes les misères qui lui sont arrivées la veille, et pour moi de l'écouter en bon fils. Elle n'attend pas que je lui suggère d'éventuelles solutions, ou même que je fasse preuve de compassion. Elle a besoin que je l'écoute, c'est tout. Parler à quelqu'un, même si ce quelqu'un ne dit rien et ne fait qu'hocher la tête entre deux bruyantes mastications, ça n'a rien à voir avec parler aux murs. Les mots ne rebondissent pas sur les personnes, ils sont absorbés, quoiqu'il en advienne après. Savoir cela suffit à interpréter n'importe quel signe – ou non signe – de son interlocuteur comme effet de réaction à ce qu'on vient de dire, et on pourra toujours trouver du réconfort chez un visage en y projetant les traits de la commisération, du pardon, de la bienveillance, de l'amour, enfin, de quelque tendresse que ce soit dont on se sente manquer. Mais allez interpréter un mur lorsque vous lui dites que la voisine ne vous a toujours pas rendu votre robot mixeur qu'elle essaie à coup sûr de vous voler mais que vous ne voulez pas lui demander de vous le rendre parce que ça ne se fait pas, après les gens vont penser que vous êtes méfiante et de mauvaise volonté, mais que ce serait quand même bien de le récupérer rapidement ce robot mixeur parce que ça vous met en retard sur vos soupes, et vous vous rendez compte que ce n'est pas facile d'y projeter ce qu'il faut pour que ça aille mieux. Alors le matin, au petit-déjeuner, depuis vingt-cinq ans, j'absorbais. Et ça ne me dérangeait pas, j'y étais habitué. C'était même rassurant, en fait. C'était notre lien mère-fils à nous. Avant d'aller plus loin, il faut que vous sachiez que ma mère est une femme très émotive. Ça lui est déjà arrivé de pleurer parce qu'il n'y avait plus la bonne marque de boîte de thon en rayon. En vérité, ce n'est pas pour le thon qu'elle pleure, mais pour la fatigue. Ma mère est tellement fatiguée, et ce depuis des années, que la moindre contrariété la met dans un état terrible. On peut se demander comment c'est possible d'être fatiguée depuis aussi longtemps parce que d'habitude la fatigue, c'est justement quelque chose qui vient avec le temps, pas qui nous suit pendant la moitié de notre vie. J'y ai beaucoup réfléchi, et j'en suis arrivé à la conclusion que la fatigue pouvait venir très tôt, dès lors qu'on avait aimé autant que ce à quoi on a le droit dans une vie. Ma mère avait beaucoup aimé dans sa jeunesse, de nombreuses histoires, de nombreux hommes, et je crois

qu'elle avait trop vite épuisé son cœur. À présent elle ne pouvait plus. Elle avait trop mal économisé son amour, il ne lui restait que de la rancœur. Ajoutez à cela une paranoïa bâtarde qui lui faisait croire que le monde entier était contre elle et souhaitait qu'elle meure. Je ne sais pas pourquoi, dès que ma mère rencontre quelqu'un, il faut toujours qu'elle se lamente après coup en disant quelque chose comme « encore une qui sera contente que je meure » ou « celui-là sourira à mon enterrement ». Je pense que c'est une façon qu'elle a d'exister, de se donner de l'importance. La vérité, c'est qu'elle pourrait mourir sans que personne ne s'en rende compte. Il n'y aurait que moi. Et peut-être aussi monsieur Youssef, le boucher, que je suspecte d'être amoureux d'elle, même si je ne sais pas comment c'est possible. Mais ce matin-là, ma mère ne disait rien, et ça m'inquiétait parce que ce n'est jamais bon signe. Généralement, quand elle ne se plaint pas, c'est qu'elle n'a plus la force de vivre. Alors au bout de quelques secondes de silence – c'était déjà trop insupportable pour moi – je me suis risquais à lui demander si ça allait. Ma mère a posé ses grands yeux bleus sur moi et m'a répondu très calmement que oui et que pourquoi ça n'irait pas ?, et alors là j'ai su qu'il y avait vraiment un blème mais j'ai rien dit, j'ai préféré attendre. Elle n'allait pas pouvoir se retenir longtemps, mieux valait la laisser monter à son rythme. « Aujourd'hui c'est l'été », a-t-elle fait remarquer d'un air nonchalant, et là encore, j'ai immédiatement su ce qui allait suivre mais je n'ai rien dit, j'ai bu mon lait et j'ai attendu. Ça n'a pas manqué, elle a explosé en sanglot avant même que je repose mon bol. La boîte à mouchoirs était à sa place, au-dessus du frigo, dans la cuisine. Il fallait qu'on puisse la trouver rapidement parce que ma mère a des glandes lacrymales très dynamiques et elle dégouline très vite de partout si on n'agit pas dans les vingt premières secondes. « Je n'ai plus la force de vivre, Tino, elle a dit comme je vous ai dit qu'elle disait, je ne sais plus quoi faire... ». « Allons, maman... » j'ai dit en lui caressant la joue, parce que, et là c'est vrai que je me suis fait avoir, je pensais qu'il s'agissait juste d'une de ces petites crises de panique, un de ces coups de bluff destinés à me faire culpabiliser ou avouer des choses, rien de sérieux, quoi, quand d'un coup elle a planté ses ongles dans ma main pour la bloquer contre sa joue. Puis en me regardant droit dans les yeux elle a dit, d'une voix étonnamment posée : « J'ai appelé ton patron hier », et là j'ai pensé « merde » très fort parce que celle-là, non, je l'avais pas vu venir et c'était grave chier dans la colle de ma part. « Deux mois, elle a soupiré entre ses gros sanglots, et même les mouchoirs dégouлинаient à présent, deux mois, elle a répété, et tu ne m'as rien dit, et tu me mens encore. Tu veux que je meure... ». Alors là j'ai dit que non, que je ne voulais pas qu'elle meure, que ce n'était pas pour ça que j'avais arrêté de travailler. Alors elle a demandé « pourquoi alors ? » et je lui ai répondu « tu sais pourquoi, maman » et alors elle a recommencé à pleurer de plus belle et elle a crié « la plage, la plage, la plage ! », de cette manière très

impressionnante qu'elle a de crier, comme si ça allait lui permettre de tout faire disparaître, comme une formule contre le mauvais sort. Puis elle est retombée, vidée de ses forces, et en continuant à sangloter grassement elle a dit : « C'est ma faute. Je n'aurais jamais dû t'y emmener quand tu étais gosse. J'ai été trop gentille avec toi et maintenant je suis punie ». « Maman, j'ai dit très sérieusement, parce que j'ai quand même mes limites et faut pas croire, la plage quand j'étais gosse, c'est la seule chose qui a fait que je ne me suis pas foutu en l'air ». Elle m'a regardé à travers son épaisseur de larmes, on aurait dit une boule de glace oubliée sur la route, et puis elle m'a souri et m'a caressé les cheveux parce que, que je dise ça, ça lui rappelait son petit garçon. « Mon petit garçon... », elle a d'ailleurs dit. Je n'aimais pas trop quand elle faisait ça, mais ça avait le mérite de la calmer. Et puis bien sûr il a fallu qu'elle ajoute : « Arrête d'aller à la plage, tu veux bien, mon chéri ? ». J'ai retiré ma main de son visage et je suis retourné à mon petit-déjeuner sans rien dire. « Ou alors je meurs !!! », elle s'est remise à crier juste au moment où la fille d'hier entrait dans la salle à manger. Ça se voyait que cette dernière s'était rhabillée en hâte. Elle était toute décoiffée et ne savait pas où se mettre. Il lui restait du maquillage sur les yeux et sur la bouche, et avec sa robe moulante à moitié refermée et ses talons aiguille, on aurait dit une installation d'art moderne in situ. Elle venait de débarquer dans la salle à manger et ça lui faisait tout drôle, ce que je peux comprendre, il y a mieux comme réveil qu'une vieille grosse Slave en train de geindre à la mort devant son café. Elle a dit « pardon » d'une voix qui semblait ne pas venir d'elle tellement elle avait peur de le dire et puis elle a voulu s'enfuir en prenant la porte mais là ma mère, qui chialait toujours, parce qu'une fois qu'elle y était, elle y restait, a montré le bol et les tartines qu'elle lui avait préparés sur la table et elle a dit, comme ça, en reniflant entre ses sanglots : « Le petit déjeuner est le repas le plus important de la journée ». Que voulez-vous que la fille réponde à ça ? Ma mère a le don de formuler les choses de façon à ce qu'on ne puisse pas lui donner tort ni lui refuser quoi que ce soit. Elle ne dira pas « finis ta soupe », mais « le bol est plus facile à laver quand il est vide ». Elle ne dira pas « c'est trop cher pour ce que c'est », mais « je vous le prends à son prix ». La fille n'a même pas essayé de protester. Elle a fait demi-tour pour venir s'asseoir à la table, en face de moi, devant son petit-déjeuner. J'ai revu le grain de beauté qui ponctuait la pommette de sa joue gauche. Décidemment, ce grain de beauté là me faisait quelque chose. Ce n'était pas seulement le grain de beauté, bien sûr, c'était l'ensemble, c'était ce grain de beauté là, sur cette pommette-ci, sous cet œil-là. Certains auraient dit qu'il ne s'agissait que d'un détail, mais ceux-ci n'auront jamais rien compris à la beauté. Ma mère lui a servi du jus d'orange et lui a demandé si elle voulait faire griller ses tartines. La fille a répondu que non merci, que ça allait très bien comme ça, merci. Dommage, parce qu'autrement ça m'aurait permis de gagner du temps. Mais

là, comme la fille ne voulait pas faire griller ses tartines, ma mère s'est de nouveau tournée vers moi. « Et l'argent ?, elle a dit, tu y as pensé à l'argent ? ». « J'ai fait des économies », j'ai répondu, et ça m'énervait qu'elle me parle de ça parce que c'était toujours la même chose et qu'elle savait très bien, « et puis ce n'est que trois mois, après je retrouverai un travail ». « Et si tu n'en retrouves pas ? ». Manifestement elle avait décidé de me briser les burnes. Mais rien ne sert de s'emporter, dans ces moments-là ce qu'il faut avant tout, c'est rester calme. « J'en retrouverai un, comme toujours », j'ai donc répondu, parce que c'était vrai. Trouver du travail, contrairement à ce qu'on dit, ce n'est pas compliqué. Il y aura toujours quelqu'un pour vous faire travailler dur et vous payer mal. « Et ton avenir ?, a-t-elle surenchéri de sa voix chevrotante, tu y as pensé à ton avenir ? Ou tu t'imagines peut-être faire le gigolo sur la plage jusqu'à tes quatre-vingts ans ? Si au moins elles te payaient... ». Elle a dit ça en faisant un signe de la tête pour montrer la fille d'hier soir. Le pire, c'est qu'elle a dit ça sans aucune méchanceté, sans aucune volonté de faire mal. C'était juste une lamentation de plus, un de ces souhaits dont elle ne mesurait pas l'impact et qu'elle ne prononçait que pour accentuer son malheur. Ça sonnait tellement inoffensif que la fille d'hier n'a même pas relevé. Elle a préféré rester concentrer sur ce dernier morceau de tartine qui la séparait de la liberté. Mais moi je n'ai pas réussi à faire comme elle, parce que comme je vous parlais toute à l'heure, j'ai mes limites. « Qu'est-ce que ça peut te foutre d'abord, j'ai lancée à ma mère, tu seras morte d'ici-là ». Ce fut mon erreur. Répondre à la provocation. Elle m'avait poussé à la faute pour que je donne de l'eau à son moulin. Ma mère a rassemblé tout ce qui lui restait de dignité et, en relevant fièrement son port de tête, elle a sèchement lâché : « N'espère pas que je meure de sitôt, j'ai encore le temps d'être ta mère. » Après ça elle a de nouveau fondu en larmes, puis, voyant que je me désintéressais de l'affaire, elle a cru bon d'aller chercher du soutien du côté de cette pauvre fille qui s'étouffait avec sa tartine. « Vous avez entendu ça ?! Vous êtes témoin !, elle lui a pleuré à la figure, quelle race de fils peut regarder sa mère droit dans les yeux comme ça en lui souhaitant de mourir ?! ». J'ai vu la panique inonder le visage de la fille qui m'a lancé un regard de détresse, mais c'était trop pour moi. Je me suis levé, j'ai débarrassé mon bol, et puis je suis parti sous les hurlements répétés de ma mère.

Un corps, ça se travaille tous les jours. Ce n'est pas quelque chose qui s'obtient d'un coup, du soir au lendemain. L'été ça se prépare, la plage ça se prépare, et pour ça il y a la « Salle ». Un mois c'est un peu juste, mais en s'y mettant sérieusement, on peut arriver à un résultat satisfaisant. Mais ça demande de la rigueur. Alors, comme tous les jours depuis un mois, je retrouve les gars à la Salle. La Salle, ce n'est pas vraiment une salle, mais plutôt une

aire de musculation à ciel ouvert. Un parc de « street workout », ou de « outdoor fitness », ça dépend des appellations. En simple, un espace avec des barres en métal dans tous les sens qui, associées aux justes exercices, permettent de se muscler toutes les parties du corps. Bien sûr, il n'y a pas de poids, ni aucune de toutes ces nouvelles machines hyper sophistiquées qu'on voit dans les vitrines des vraies salles. Mais le street workout, au moins, c'est gratuit. Les salles c'est bien, les machines, c'est joli, mais il y a une chose qu'il faut bien garder en tête : ce n'est pas avec de l'argent que tu vas muscler ton corps. Moi, aux gars qui se ruinent en abonnements à la con – je ne parle pas de ceux qui ont les moyens, mais des autres – j'ai envie de leur dire : pour muscler ton corps, tout ce qu'il te faut, c'est un corps, et ça tout le monde en a un. Ou presque. Pas besoin d'argent. L'argent, de manière générale, c'est ce qui te fait grossir. La Salle c'est donc comme je vous le disais une sorte de petit parc un peu à l'écart du centre-ville de Vallauris. Autour, il y a surtout des immeubles, quelques gamins qui jouent au foot parfois, sinon c'est assez calme. On vient rarement nous y emmerder. Ce n'est pas tellement un lieu où les touristes pourraient s'égarer. J'y suis arrivé le premier, comme d'habitude, et j'ai attendu les autres en m'échauffant à la corde à sauter. Et puis il y a eu un vacarme énorme, un affreux bruit de ferraille amplifié par le jeu de ping-pong des façades d'immeuble, et j'ai vu Bastien débarquer dans sa 206 de l'outre-tombe. Deux minutes plus tard, il enjambait la clôture de la Salle d'un mouvement svelte, installait précautionneusement son enceinte Bluetooth 500 watts sur l'un des bancs, puis s'avancait pour me saluer. « Prêt pour le grand retour ?! », il a dit en me faisant une accolade, « Prêt », j'ai répondu à demi-voix, comme je faisais à demi la gueule.

« Qu'est-ce qui va pas ?

- Rien. C'est ma mère. »

Et ça lui a suffi, il n'avait pas besoin de plus pour comprendre. Il a haussé les épaules en signe de « qu'est-ce que tu veux... », et puis on s'est mis à parler des muscles qu'on allait travailler aujourd'hui. Baba est un type assez vif d'esprit qu'on écoute quand il parle, et qui parle rarement. Il est fou amoureux de la même nana depuis le lycée, et comme c'est réciproque, maintenant ils vont avoir un enfant ensemble. C'est sûrement celui d'entre nous qui s'en sort le mieux – avec Caleb, peut-être – parce que Bastien et son frère ont hérité du garage de leur père et désormais ils sont leurs propres patrons. Ils bossent dur, mais quand l'été approche, Bastien se débrouille pour se faire remplacer et comme ça il peut travailler avec nous, à la Salle. Ici, il est surtout connu pour ses triceps de l'espace. C'est un gars sur qui on peut compter, mais il ne se mettra jamais en danger pour vous, parce qu'il aime sa nana et qu'il va avoir un enfant. Peu après l'arrivée de Baba, ce sont les jumeaux qui débarquent, Samir et Moundir, des gars qui se sont installés à Vallauris il y a cinq ans. Avant ça, ils étaient dans les quartiers Nord de

Marseille, mais c'était trop le bordel alors leurs parents ont décidé de partir. Il paraît que c'est mieux ici, « il n'y a presque pas de meurtre », m'a dit Samir une fois, et ça se sentait que ça lui faisait vraiment plaisir. Une autre fois les flics ont fait une descente à la Salle pour embarquer Samir et Moundir à la suite du vol d'une boulangerie commis par deux types en scooter. C'est que, dans leur jeunesse marseillaise, les jumeaux ont eu quelques « péripéties », comme ils disent, et depuis ça les suit à la trace. On s'est tous pointés au commissariat pour qu'ils les relâchent parce que les deux frères avaient passé toute la journée à la Salle avec nous et que ça ne pouvait pas être eux. Les flics nous ont assuré que si ce n'était pas eux, alors on n'avait pas à s'en faire, et puis ils nous ont invités à circuler comme ils savent bien. On s'est assis en face du commissariat et on a attendu. Il s'est passé trois heures, et puis les jumeaux sont ressortis. Sur leurs visages, on lisait la haine. Moundir a doublé son record de pompes verticales ce jour-là. La haine, ça te nourrit d'un côté et ça te bouffe de l'autre. Faut s'en méfier, mais des fois on ne peut pas faire autrement. Derrière les jumeaux, on a vu apparaître Caleb, Anton et Marc qui viennent toujours ensemble parce qu'ils habitent la même barre d'immeuble et que Caleb est le seul à avoir une caisse. Caleb a vaguement des origines brésiliennes, quelque part au fond d'un tiroir, et ça lui a suffi pour être embauché comme serveur au Pam-Pam, l'un des clubs les plus en vogue de Juan-les-Pins. On peut s'y faire servir des Caïpis à douze balles par des filles en bikini et des mecs en pagne de feuilles de bananier. Il y a un show de capoeira tous les soirs en période estivale. Ça paie bien, beaucoup d'étrangers, beaucoup de pourboires. Les serveuses gagnent en moyenne deux fois plus que les serveurs, mais il arrive que les pectoraux bombés de Caleb lui attirent les faveurs d'une bande de filles venues célébrer leurs vacances ou d'un riche Lord écossais de l'autre bord. Dans ce cas, il égalise aisément les pourboires des serveuses, mais ça reste exceptionnel. Une fois le Lord écossais – ou irlandais, je sais plus – a voulu voir la couleur de tous ses pourboires et il a caressé l'entrejambe de Caleb pendant que ce dernier était en train de le servir. Caleb n'a rien dit, ni rien fait, parce que ce poste de serveur au Pam-Pam, c'était de loin le meilleur travail qu'il ait jamais eu de sa vie. Le lendemain quand il a débarqué à la Salle, on a tout de suite senti, avec les autres, que quelque chose n'allait pas. Après nous avoir un peu tous insultés chacun notre tour, Caleb a fini par exploser de rage contre le Lord écossais et on a compris. Il était dégoûté. Dégoûté qu'un vieux pédé puisse lui toucher la queue comme ça, sans rien demander, et s'en tirer à si bon compte. Cette injustice, ça le rongeaient de l'intérieur. Anton et Marc ont proposé de rendre visite au Lord écossais, une nuit après le club, mais Caleb a refusé. C'était le meilleur boulot qu'il ait jamais eu de sa vie. Il a dit qu'il réglerait ça seul, qu'il irait voir le patron, que c'était bon, qu'on pouvait passer à autre chose. Depuis, on n'en a plus parlé et il n'est jamais revenu sur cette histoire. Marc, c'est

particulier, parce qu'il a été riche un jour, avec Audi S7, jardin, piscine et même cheval. Et puis il a dit à son père qu'il était pédé et il a tout perdu d'un coup. Depuis Marc vit dans la même barre d'immeuble que Caleb et Anton, mais ça se sent toujours qu'il a été riche, à des petits trucs, comme sa manière de relativiser, par exemple, et de ne jamais se plaindre. Il est très discret, Marc, parfois on a même l'impression qu'il est désolé, et c'est un peu irritant il faut dire... Comme s'il nous devait quelque chose. Mais ce n'est pas sa faute. En fait, je pense qu'il est encore en deuil. Anton est un brave type, toujours souriant mais pas très bavard. Pour être tout à fait honnête, je le suspecte d'être assez benêt, mais à vrai dire, je ne sais pas grand-chose de lui et peut-être qu'il s'agit-là d'une de ces intelligences qui se cachent, comme un don, et qu'un jour on s'apercevra que ce mec est un génie dans un domaine bien spécifique. Je lui laisse le bénéfice du doute, à Anton. En attendant, c'est un brave type qui fait plaisir à voir parce qu'il sourit toujours et le sourire, c'est un bon moyen de se convaincre que tout va bien. Il faudrait que ma mère essaie. Anton travaille depuis peu comme videur au Pam-Pam, même s'il sourit un peu trop pour le job. Tout ce qu'il a de brésilien, c'est Caleb.

Une fois les accolades distribuées, Bastien a allumé son enceinte. « Bon les gars, aujourd'hui ça fait un mois qu'on y est, il a dit, et il avait une grande fierté à le dire, aujourd'hui, c'est notre retour à la plage, alors faites-moi plaisir : montrez-moi du muscle. » Là-dessus, il a lancé la musique, une playlist créée par lui-même réunissant tous les plus grands « summer hits » de ces dernières années. C'est tout ce qu'il fallait pour nous mettre en marche. Aussitôt, chacun s'est attaqué à son menu du jour, et moi j'ai donc commencé directement par une bonne série de *triceps dips*, parce que j'avais déjà fait un peu de cardio avec la corde juste avant. Ça a marqué le début de ma première session, que j'avais prévu de concentrer sur les bras, le dos, les abdos et les pectoraux. J'ai enchaîné en alternant isométrie et pompes : *push-ups with rotation*, *plank*, *classic push-ups*, *side plank*, *single-handed push-ups*, *plank*, et enfin *vertical push-ups*, qui demande de bien contracter les abdos si on ne veut pas se péter le dos. Mais ce qui compte encore plus que l'enchaînement des exercices, c'est de garder le rythme. La musique donne la cadence, il faut suivre. Tractions, prise large et prise serrée, en pronation et en supination, tractions avec poids – Baba s'accroche à mes jambes, tractions à une main, tractions en L, *typewriter pull-ups* et enfin *muscle-up*. Au bout de trente minutes, Caleb a sifflé la pause. On s'est allongés au soleil, les uns à côté des autres. Trois minutes sur le dos, trois minutes sur le ventre. Deuxième session. Cette fois je me suis attaqué au bas : *squats*, *jump-squats*, *lateral squats*, *wall-sit* puis un peu de *fast mountains*, quelques *burpees*, et puis on revient sur les abdos avec *crunches* et *scissors*. Et on recommence. Deuxième pause. Un peu d'eau pour refroidir nos corps en ébullition. Troisième session. Au-dessus de nos têtes, le soleil ardent nous couvrait

de son œil noir. Mon souffle s'accélérait. Je me sentais fondre, comme si chaque goutte de sueur que je perdais sur le sol participait à la disparition progressive de ma chair en fusion. Dans chacun de mes muscles s'opérait en silence une destruction brutale et corrosive. Ce sont les tissus musculaires mêmes qui souffrent, qui s'étirent, se rétractent, se distordent sans cesse. Plus tard, ils se reformeront avec d'autant plus de force et de volonté, mais pour le moment, ils endurent. Cette sensation de douleur, c'est ce qui donne un prix. Un prix à tout ça. L'effort, la douleur, c'est ce qui nous donne de la valeur aux yeux des autres. Il y a l'esthétique, oui, mais derrière l'esthétique, c'est la douleur. Et c'est ça, qui transcende notre corps, qui nous donne cette enveloppe lumineuse qui les envoûte. Tout ça ne vaudrait rien sans la douleur. J'ai pensé à la plage. Aux gouttes ruisselant le long des sillons dessinés par mes muscles, aux éclatantes brillances de mon bronzage. J'ai pensé aux corps à moitié nus, au contact de la chair avec l'eau, avec le sel, avec une autre chair. J'ai pensé aux lèvres juteuses, aux dents blanches, aux langues assoiffées. J'ai pensé aux cuisses fermes, aux fesses fermes, aux seins fermes et dorés. Et puis soudain, alors que j'enchaînais ma troisième série de *hanging crunches*, quelque chose a éclaté dans ma poitrine. Mon cœur s'est mis à battre très vite, très fort, comme si un pic-vert me martelait de l'intérieur. Les battements se sont faits tellement proches que je n'en distinguais plus qu'un bruit sourd et continu qui résonnait dans tout mon corps. J'ai cru que mon cœur allait me briser la poitrine. Puis une chaleur caustique m'a envahi le torse et, l'espace d'un instant, je me suis senti complètement vide. Ce fut extrêmement bref. J'ai perdu connaissance.

Il paraît que je suis resté pendu quelques secondes, la tête renversée, les bras ballants, grâce à mes jambes qui s'étaient bloquées entre les barres. C'est ce qui a donné le temps aux gars de me redescendre. Sans eux, les jambes auraient fini par lâcher et je me serais probablement brisé la nuque. Quand j'ai rouvert les yeux, j'étais allongé sur le sol en matière synthétique de la Salle, avec la veste de Caleb repliée sous ma tête pour me servir d'oreiller. « Ça va mieux ? », a demandé Moundir. « Il n'a pas l'air bien », a commenté Marc, parce que ça devait se voir à ma tronche. « Tino, ça va ? », s'est inquiété Caleb, et ça faisait beaucoup d'un coup. La vérité, c'est que mon cœur battait toujours la chamade, comme s'il voulait me dire quelque chose, comme s'il voulait me trouer le thorax pour aller faire sa vie ailleurs, sans moi. C'était une sensation affreuse, et ça me foutait une trouille pas possible. J'étais tétanisé, incapable de faire quoi que ce soit. J'avais du mal à respirer, et encore plus à parler. J'ai essayé d'articuler un mot mais rien n'est sorti. Et puis ça s'est calmé d'un coup. Ça a été tellement soudain que j'ai cru que j'étais mort, que mon cœur avait fini par réussir à s'enfuir. J'ai pu prendre une grande respiration et ça a été la meilleure bouffée d'air de ma vie. Mon cœur avait repris son rythme normal, comme si rien ne s'était passé, mais j'étais encore sous le choc. « Ça

va mieux ? », a répété Moundir, et cette fois-ci j'ai acquiescé. Là-dessus Bastien est revenu en courant avec une bouteille d'eau fraîche à la main. « Alors ? », il a demandé aux autres. « Il va mieux », l'a tout de suite rassuré Samir. Bastien s'est agenouillé près de moi aux côtés de Caleb et Moundir, il a ouvert la bouteille d'eau et me l'a tendue : « Tiens, bois un peu ». L'eau fraîche a eu l'effet d'un coup de fouet, et j'ai senti que je reprenais du poil de la bête. « Il vaudrait peut-être mieux appeler les secours quand même, non ? », a glissé Marc qui ne devait pas me trouver si bien que ça. Alors là j'ai fait l'effort de dire : « Non, ça va ». Marc a insisté et j'ai fait de même, parce que non quoi, pas les secours, merde, pas les secours, je n'avais pas que ça à foutre moi. Et puis il y avait la plage, et je savais que si on m'envoyait aux urgences c'était foutu, je savais que si on m'envoyait aux urgences, je n'en serais jamais sorti à temps pour aller à la plage. Alors non, désolé, pas les secours, non. Merde. « D'accord, d'accord, a tempéré Bastien en voyant que je m'agitais, on n'appelle pas tout de suite les secours, on attend un peu. Après tout il va déjà mieux ». C'était vrai. Je sentais la chaleur se dissiper dans ma poitrine et je n'avais presque plus le vertige. Pour leur montrer que ce n'était pas la peine d'en faire toute une histoire j'ai voulu me redresser mais Baba m'a retenu. « Attends encore un peu, que tu nous refasses pas le coup. Tiens, reprends de l'eau ». « Qu'est-ce qui s'est passé ? », j'ai demandé entre deux gorgées. « Ça, on aimerait bien le savoir », a répondu Moundir, et puis Marc m'a raconté les bras ballants, les jambes bloquées et eux qui m'ont récupéré pour m'allonger là. « Ça t'est déjà arrivé un truc comme ça », a voulu savoir Caleb. Pas que je sache, non, jamais. Mais je me sentais beaucoup mieux à présent et cette fois Baba ne m'a pas empêché de me relever. Moundir et lui m'ont aidé à me remettre debout et puis tout le monde est venu me faire une accolade pour s'assurer que j'allais bien. « Tu nous as fait peur », a dit Anton. « La prochaine fois, fais en sorte que ça ne t'arrive pas pendant que t'es pendu », a plaisanté Samir. Et puis là, comme un con, je suis retombé entre eux deux. Mes jambes ont lâché, comme ça d'un coup. Anton et Samir m'ont rattrapé avant que je m'écroule sur le sol et m'ont assis doucement. « Ça va, ça va », je me suis empressé de dire, mais ça n'a pas marché. « Ça va rien du tout, m'a coupé Bastien, je t'emmène chez ma sœur. » « Non, pas ta sœur », j'ai protesté, peut-être un peu trop vivement, parce que la perspective ne me plaisait pas du tout. La spontanéité de ma réaction a eu pour effet de faire bêtement rire les autres. « Tu as peur, Tino ? », a ricané Samir de la manière qu'il sait que ça m'énerve. « Et qui alors ?, a renchéri Bastien qui commençait à en avoir assez de mon numéro, c'est soit Justine, soit les secours, mais je ne te laisse pas sans t'emmener voir un toubib ». J'ai compris que ça ne servait à rien de s'opposer. Les gars m'ont aidé à marcher jusqu'à la voiture de Bastien. Avant de démarrer,

ce dernier s'est tourné vers moi. « Ça va lui faire drôle, à la frangine », il a dit avec un sourire en coin. Comme si je ne tirais pas déjà assez la gueule comme ça.

On a suivi Justine dans son bureau. Là, elle m'a fait assoir sur la table d'examen et puis elle a renvoyé Bastien. En sortant, il m'a jeté un petit regard furtif dans lequel j'ai trouvé un mélange d'inquiétude et de méfiance. Je ne pouvais pas lui en vouloir, sa sœur en avait bavé avec moi. Je me suis retrouvé seul avec Justine. Il m'a fallu quelques bonnes secondes pour me décider à lever les yeux et à la regarder. « Merde », j'ai immédiatement pensé, parce que c'était exactement ce dont j'avais peur. Elle était très belle. Le chignon qui coiffait ses cheveux auburn laissaient s'échapper de sa nuque quelques mèches bouclées, dont les pointes fugitives descendaient jusqu'à effleurer sa clavicule saillante. Chacun de ses yeux était souligné d'un léger trait noir qui dépassait à peine de sa commissure, leur conférant une fragilité tenace dont il m'aurait été impossible d'expliquer le phénomène. Ses lobes d'oreilles, rond et gras, couverts d'un mince duvet translucide, se suffisaient à eux-mêmes en ce que tout appareil aurait amoindri leur plénitude. Tout ça m'a foutu les boules encore plus que ce à quoi je m'attendais. J'ai eu envie de me lever et de me barrer, mais je ne l'ai pas fait, je suis resté assis, parce que d'une, je risquais de m'étaler au sol en le faisant, et de deux, j'étais défait. Justine a tiré un tabouret à elle et s'est assise en face de moi pour m'examiner. Elle a commencé par me sonder la poitrine au stéthoscope tout en me posant des questions. De notre histoire, il ne restait plus que son tutoiement.

« Tu étais en train de faire quoi exactement quand c'est arrivé ?

- Des *hanging crunches*.

Elle m'a jeté un regard interrogateur et je me suis rendu compte que j'étais con.

- Un exercice pour les abdominaux, j'ai expliqué, la tête en arrière, les jambes bloquées entre deux barres, et on se relève.
- Et qu'est-ce qui s'est passé exactement ?
- J'ai perdu connaissance.
- Oui, mais avant ça ?
- Mon cœur s'est mis à battre très, très vite. J'ai senti une grosse chaleur dans tout le haut du corps, et puis comme une sensation de vide. Ça a duré moins d'une seconde.
- Et après, c'était fini quand tu as repris connaissance ?
- Non, ça a continué encore deux minutes, et puis ça s'est arrêté d'un coup.

Justine a écouté une dernière fois ce que lui disait son stéthoscope, et puis elle s'est reculée sur son tabouret à roulettes pour m'observer dans mon ensemble pendant quelques secondes. Elle

ne disait rien, mais ça se voyait qu'elle faisait des efforts pour ne pas laisser paraître qu'elle était inquiète, elle aussi. Pendant un court instant, je me suis senti bêtement heureux. Puis son regard m'a quitté et elle s'est occupée de me prendre la tension.

« Tu as mangé ce matin ?

- Oui.
- Quoi ?
- Des tartines, un yaourt, un café.
- Juste un seul café ?
- Oui.
- Tu prends des stéroïdes, ou d'autres produits ?
- Non.
- Tu prends des drogues ?
- Non.

J'avais envie de lui crier à la gueule qu'elle savait déjà tout ça, qu'elle me connaissait, que c'était moi, Tino, et qu'elle pouvait arrêter de jouer à la docteur avec moi. Mais une fois encore, je ne l'ai pas fait.

- C'est la première fois que ça t'arrive de perdre connaissance pendant le sport ?
- Oui.
- Vous faites toujours ça en plein soleil, sans vous protéger ?

Là je n'ai pas répondu, parce que ce n'était pas une question. Sa voix s'était teintée de rancœur et ça m'a fait plaisir. D'un coup, j'étais plus qu'un tutoiement.

- Tu as bu suffisamment d'eau ?
- Oui.
- Combien ?
- Deux litres. »

Elle a hoché de la tête en retirant le tensiomètre de mon bras, et puis elle s'est levée et m'a invité à m'asseoir en face d'elle tandis qu'elle s'installait derrière son bureau. Quand elle m'a regardé, j'ai vu quelque chose dans ses yeux, quelque chose de très sérieux et, pour la première fois, je me suis inquiété moi-même.

« Ecoute Tino, ce que tu as eu ça ressemble beaucoup à une crise caractéristique de ce qu'on appelle la maladie de Bouveret. Il s'agit d'épisodes de tachycardie paroxystique, où le cœur s'emballé et peut monter jusqu'à un rythme de deux cents battements par minute. Ça commence par des palpitations, ça monte vite, et puis ça s'arrête d'un coup, comme tu me l'as décrit.

- Mais c'est la première fois que ça m'arrive.
- Ça peut se révéler seulement après plusieurs années, sans raison. »

Justine ne me quittait pas du regard, comme si elle attendait que je lui pose d'autres questions à propos de cette connerie de Bouveret. Mais moi je ne pouvais pas m'empêcher de penser à la plage. On avait prévu de faire notre retour à dix-sept heures, le moment idéal de la journée. Le soleil a chauffé la mer, mais il ne brûle plus. Il approche de l'horizon et l'ombre qu'il projette alors met en valeur les muscles, magnifie les formes, fait ressortir le relief de corps. C'est la plus belle lumière qu'on puisse imaginer pour un retour à la plage. Voyant que les interrogations ne se bouscuaient pas dans ma tête, Justine a continué d'elle-même. Sa voix s'était considérablement adoucie à présent.

« C'est une maladie qu'on retrouve fréquemment chez les jeunes sportifs. Ses crises sont souvent déclenchées par un effort intense, une augmentation du rythme cardiaque. Je vais te prendre un rendez-vous chez le cardiologue pour qu'il te fasse passer des tests. Après ça on en saura un peu plus et on pourra aviser ensemble, d'accord ? »

Désormais elle ne dissimulait plus son inquiétude. Elle me regardait comme si elle avait voulu me dire quelque chose mais qu'elle ne pouvait pas. « Ne t'inquiète pas », ou « tout va bien se passer », je suppose, ce genre de phrases que les toubibs s'interdisent de dire. J'aurais bien voulu participer à la conversation, mais ça ne marchait pas, je n'en avais pas le goût. Elle a repris.

« En attendant les tests, tu te reposes. Je vais te prescrire des bêtabloquants pour calmer ton cœur, mais ce n'est qu'une solution provisoire, et ça ne peut pas éliminer tous les risques. Je te fais aussi un arrêt-maladie. »

Et elle s'est mise à taper très vite sur son ordinateur, comme si le temps était compté. Puis elle a récupéré l'ordonnance et l'arrêt-maladie sortis de l'imprimante et me les a tendus. Nos yeux se sont croisés et elle a immédiatement saisi l'occasion : « Et Tino : plus de sport jusqu'à nouvel ordre ». Je lui ai pris les papiers sans la regarder.

« Tu m'as entendue ?

- Oui.
- Je sais que vous aviez prévu votre retour à la plage aujourd'hui, avec mon frère et les gars, mais vues les circonstances... »

Là j'aurais dû mentir, lui dire « d'accord, j'ai compris », lui jurer que j'allais rentrer chez moi pour me reposer, « bien sûr, bien sûr, la santé d'abord », mais je n'ai pas pu, c'était trop gros. Et elle l'a vu.

« Je suis sérieuse, Tino. Chaque effort que tu fais accélère ton rythme cardiaque et augmente les chances de crise. Cette fois-ci on a eu de la chance, mais si ça se reproduit et que la tachycardie ne s'interrompt pas à temps, ça peut aboutir sur un infarctus. Tu comprends ?

- Mais avec le médicament que tu m'as prescrit...
- Ça ne suffit pas, ça ne servira à rien si tu te remets à faire du sport comme un fou ou si tu vas sauter à la plage. Il te faut du repos, tu m'entends ?

Oui, moi j'entends, c'est toi qui ne m'entends pas, j'ai eu envie de lui dire.

- Et si c'est bien la maladie de...
- Bouveret.
- Si c'est bien la maladie de Bouveret, il y a un traitement qui me permettra de continuer à faire ce que je fais ? Ou il faudra que je me repose pour toute ma vie ? »

Justine s'est tue. Ça y est, elle était en colère. Avant, j'adorais la mettre en colère pour rien, parce qu'après on faisait systématiquement l'amour. Mais là elle n'a pas voulu me faire ce plaisir. Elle a attendu de se calmer un peu pour me répondre dans un souffle :

« Tu ne pourras plus faire de sport sans augmenter les risques d'avoir un accident.

- Ok. »

On est restés comme ça en silence tous les deux pendant un moment. Parce que chacun savait très bien ce que pensait l'autre, et que peut-être ce n'était même pas la peine de discuter. Et puis finalement, elle n'a pas pu s'en empêcher. « Tino, ne vas pas risquer ta vie pour ça ». J'ai souri en considérant l'euphémisme, parce que par « ça », elle pensait « ces conneries », un terme qu'elle avait largement employé par le passé pour parler de la plage et de la Salle. Ça n'aurait dû me faire aucun effet. Ça aurait dû me passer à des kilomètres au-dessus de la tête. Mais là, je ne sais pas pourquoi, et ça me met dans une colère folle rien que d'y repenser, parce que c'était vraiment pas le moment pour ça, et si on m'avait laissé le choix du jour où je devais découvrir que j'avais hérité des putain de glandes lacrymales hyperactives de ma mère, alors ce jour-là aurait été le dernier de ma liste, parce que non, juste non, c'était pas possible que ça m'arrive ici et là, comme ça, c'était tellement pas possible que ça me rend fou, c'était pas possible et pourtant si, je me suis mis à pleurer. « Putain, j'ai pensé, arrête ça, arrête ça tout de suite ! », mais il n'y avait rien à faire, les larmes s'en foutaient pas mal du coup porté à ma dignité et elles continuaient à jaillir de mes yeux comme d'une fuite. Je dégoulinais. Justine a voulu dire quelque chose mais je me suis levé et je suis parti sans la regarder. La seule chose dont je me réjouis aujourd'hui, c'est de ne pas l'avoir regardée.

Le médicament n'a pas été compliqué à trouver, la première pharmacie que j'ai faite en avait en rayon. J'ai suivi la posologie indiquée sur l'ordonnance, deux comprimés d'une traite, ingérés avec l'aide d'un peu d'eau fraîche. Cet endroit du cap était l'un des derniers recoins secrets que je lui connaissais, un petit refuge qui surplombait la mer, et dont l'accès était interdit par une pauvre barrière qui n'en avait simplement pas les moyens. À une vingtaine de mètres plus bas, l'eau languissante embrassait doucement les roches rouges de l'Estérel dont la force brute se laissait pénardement cajoler. Et au loin, la plage, grouillante d'ombres au point qu'on avait du mal à en distinguer le sable éclatant. J'ai revu le soleil brûler dans le ciel, sa chaleur qui dilatait l'air. J'ai revu la silhouette de mon rêve, au bout du ponton, et le disque solaire qu'il portait au-dessus de sa tête, comme une auréole. J'ai revu les visages tournés vers lui, les mains qui protégeaient les yeux de sa lumière, figeant tous les corps dans une pose identique, comme s'il s'agissait d'un signe de ralliement. J'ai revu les bouches muettes, les regards immobiles. Et le soleil, qui pendant ce temps, brûlait les rétines.

La plage grouille autant de près que de loin. Le sable incandescent s'infiltré entre les orteils et mord la plante des pieds de ses mille dents. Chaque pas est une invitation à la baignade. Les corps agglutinés sur les serviettes offrent toutes les nuances de chairs. L'eau s'écoule le long des flancs, et les gouttes courent les cuisses, les poitrines, les bras, les tissus bariolés des bikinis et autres maillots. Les corps luisent de tous leurs pores, et de temps en temps une brise maligne vient faire frémir ces peaux humectées de sel et de sueur. Sous les lunettes de soleil, les yeux fourmillant d'appétit s'enivrent des piqûres de l'eau, des scintillements larmoyants et de ces couleurs vives comme des réflexes qui les assènent de toutes parts. Les papilles hérissées de la peau raffermissent poitrines, ventres et fesses. Chaque mouvement de tête lève avec lui une tignasse aux reflets de feu, les mèches mouillées, dans l'écrin de leurs visages, laissent entrevoir çà et là la canine étincelante d'un sourire, la pointe d'un nez plaisantin, ou l'œil mutin du désir. Je m'avance au milieu de toutes ces figures. Je m'avance d'un pas sûr, et les regards me suivent. Je suis beau. C'est ce que tout crie autour de moi. Je suis beau. Ceci est mon royaume. Ici l'envie, là, la jalousie, partout, la fascination. Tous ces regards braqués sur moi, tous ces regards qui me transpercent, qui me déchirent, qui me hument, qui me boivent, qui me bouffent. Tous ces regards qui me veulent. Je suis beau. Ceci est mon royaume. Et tous autour de moi se meuvent comme d'un même élan pour me suivre un peu plus longtemps, pour ne pas me perdre si vite, pour que je leur appartienne encore un peu, et ils projettent sur moi toutes leurs promesses, tous leurs aveux, et se libèrent ainsi de ce poids qui les clouait au sol, et s'élèvent alors à mes côtés comme des mirages entrevus dans la pluie. Je suis beau. Ceci est

mon royaume. Je rejoins les autres, près du ponton, escorté de tous ces regards. Ils ne sont même pas étonnés de me voir, tellement je suis là. Moundir discute avec une fille dont les yeux s'accrochent à mon corps comme le vide à une branche. Il me présente. Elle est mignonne. Elle est peut-être même belle. Elle est espagnole et elle a un grain de beauté sur la pommette de sa joue gauche qui me fascine. Elle me veut. Ce soir. Ce soir je l'emmènerais au Pam-Pam, le club le plus en vogue de Juan-les-Pins. Qu'est-ce qu'elle en dit ? Je n'écoute même pas la réponse, parce que je la connais déjà. « Tu vas sauter toi aussi ? ». Son accent fait un écart et je sens la mâchoire de ses yeux se refermer sur ma jugulaire. Moundir explose de rire : « S'il va sauter lui ?! C'est le plus fou d'entre nous ! », il dit, et pour s'assurer d'avoir bien été compris, il lui fait le signe universel du fou et ajoute : « Está loco ». Je fais un clin d'œil à la fille et m'apprête à monter sur le ponton quand une main me retient. Bastien, malgré le soleil et la plage, a le visage des jours d'hiver.

« Tino, Justine a dit que...

- Je sais. »

Je le coupe d'un ton sec, par pour être méchant, mais pour lui faire comprendre. Bastien se tait. Il n'a pas envie d'insister, pas cette fois, parce qu'il sait reconnaître une bataille perdue d'avance. Je souris en me libérant doucement de sa main, puis je tourne les talons et m'avance sur le ponton. Le bitume est moins brûlant que le sable. À pas lents, je m'éloigne de la plage qui s'étend derrière moi, oblique et grouillante de regards. Le soleil me mitraille le corps de pleine face. Ma tête est lourde, mais mon pas flotte le long du bitume. La plage s'étend derrière moi et je sens ses regards me poignarder le dos. Derrière, la plage, devant, le soleil. Le soleil qui me scinde le crâne en deux, mon crâne qui s'ouvre et le disque solaire qui s'incruste au-dessus de ma tête. Je suis arrivé au bout du ponton. La mer attend calmement, les vagues prennent leur temps. Il n'y a pas de quoi s'agiter, elles savent qu'elles vont m'engloutir. Je me tourne vers la plage et je souris en pensant qu'ils ne peuvent pas me voir, que je suis désormais trop loin, trop clair. Je fais dos à la mer, mes talons dépassent du ponton. Avant de sauter, je regarde le soleil fixement. Je le laisse me brûler la rétine, envahir mes globes de sa lave en fusion. Puis, lorsque je ne vois plus que des flammes dans le noir, je saute. Mon corps projeté en arrière se recroqueville, fait un tour sur lui-même, se déploie, puis disparaît entre les vagues.